

tête, lèvres, poignets, dos, joues ou voix s'épousent dans la fluidité. Les objets du monde, les paysages, les lieux, Dublin ou Key West, la rue Ontario ou Lee Miller, Madrid ou Virginia Woolf, Dresde ou Jorge Luis Borges, Palerme ou San Cristobal de Las Casas. De tous ces éblouissements, Nicole témoigne, présente aux résonances du corps puisque « tout va si soudainement du sexe au cortex ». Dans la parcimonie du verbe, le déploiement du silence, l'espace de chaque phrase convoque un message de sagesse. À preuve, ce très grand poème : « Soleil et somme folle de silence / afin d'épier les grands deuils / les cicatrices leurs lueurs fixes plantées / dans le temps comme des insectes / obstinément tournées vers la mer ». Nous sommes au cœur de l'humanité, là où la souffrance initie la vision de la joie, la puissance de la relation. De massive qu'elle était au début du recueil, la force des os devient plus douce, tonifiante, aquatique.

Si le corps a pu un moment s'accélérer pour devenir pur Web, il n'a cependant jamais abandonné la nécessité d'exister par ses sens. Ce n'est donc pas l'abstraction de la forme qui guide Nicole Brossard, même si elle a un moment, à l'époque du *Centre blanc*, pu pencher de ce côté. Toujours, chez elle ainsi que chez tout poète, l'émotion culmine, exposant la peau nue, concrète, qu'on peut toucher. Reprenant la leçon du mouvement (« à chaque mot je cède / à la très grande eau du vertige »), *Au présent des veines* expose le calme, la vitesse, l'éclair et l'énergie orgastique avec une modestie d'expression digne de la plus haute humilité. Ce livre de prières, de précarités, permet de dépasser la perception de notre corps, notre véhicule jusqu'à la mort. Pour cela, il faut sans doute commencer

par orienter notre écoute vers la nourriture originelle (« les sons [...] mamelons »), manière de prendre acte de l'importance d'« avoir lieu toute une vie / dans sa langue maternelle ».

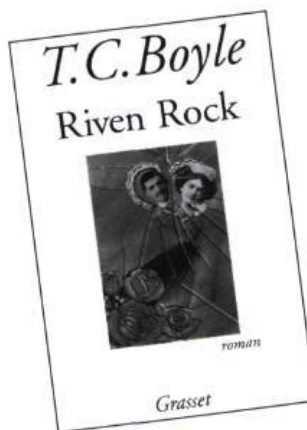
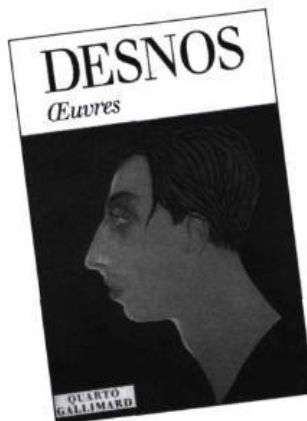
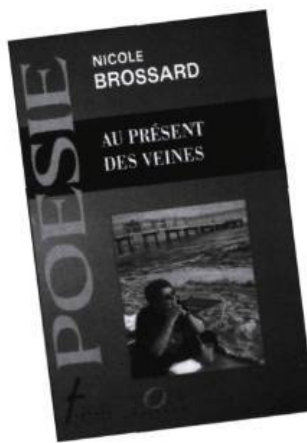
Peu importe à quelle section on s'arrête, nous traversons un monde de sensations agiles, ardentes, violentes de bonté. Par moments, c'est la sensualité qui s'imprime (« Quotidien neige et sud ») alors qu'à d'autres, c'est la douleur (« La subjectivité des lionnes »). Mais toujours, en quelque terre des « mots amovibles » que la poète aborde, le pouls ancestral vibre en nous, appel de lenteur. Lire Nicole Brossard devient alors comme regarder les effluves d'encens se perdre dans l'écume de mer pour retrouver la matrice de l'univers.

Michel Peterson

RIVEN ROCK
T. C. Boyle
Trad. de l'américain
par Robert Pépin
Grasset, Paris, 1999,
491 p. ; 39,95 \$

T. C. Boyle a le don – et surtout la patience – de nous faire pénétrer dans des univers étrangers. Contrairement à ce que pourrait laisser entendre le titre de *Riven Rock*, ce n'est pas à une aventure géographique qu'il nous convie, mais plutôt à une exploration d'un continent noir, celui de la maladie mentale et celui, parfois encore plus incompréhensible, de l'attachement humain.

L'histoire est fascinante. Stanley McCormick tombe follement amoureux de Katherine Dexter et l'épouse en 1904. Elle est la première docteur en science du M.I.T. ; il est l'héritier de l'inventeur de la moissonneuse-batteuse. L'avenir semble leur appartenir ; il ne sera pourtant



Rock. Le défilé des médecins, psychanalystes et aliénistes de tous poils, nous fait vivre en raccourci l'histoire de la psychiatrie avant les grandes découvertes de sa pharmacopée contemporaine.

Encore plus intéressante est la foi inébranlable de cette épouse qui tentera pendant si longtemps de rejoindre le mari aimé, espérant follement de ses apparentes rémissions tout en s'engageant progressivement dans le combat féministe. Les solidarités féminines ne compenseront cependant jamais cette perte amoureuse. D'autres personnages évoluent dans cet univers trouble et contribuent au réalisme et à la densité du roman, ainsi l'infirmier de Stanley McCormick dont la vie amoureuse n'est pas de tout repos.

Voilà un roman captivant, construit à partir d'une recherche très intéressante. On frémit en constatant l'énorme chemin parcouru au cours du dernier siècle en vue de mieux comprendre et soigner la maladie mentale. Et même si tout l'amour du monde ne peut vaincre les démons, on se dit que ce pauvre Stanley a malgré tout été aimé au-delà de ce qu'il était humain d'espérer.

Denise Pelletier

ŒUVRES
Robert Desnos
Gallimard, Paris, 1999,
1 395 p. ; 49,50 \$

Dans son premier *Manifeste*, André Breton disait de Robert Desnos : « Il est celui d'entre nous qui, peut-être, s'est le plus approché de la vérité surréaliste. » De fait, Robert Desnos apparaît aussi indispensable au mouvement surréaliste que celui-ci a favorisé l'émergence de son talent ; sans sa contribution, par exemple, à ce que Louis Aragon devait appeler « la période floue » (vers 1922-1923), ce serait tout un pan du surréalisme qui aurait vraisemblablement avorté.

Surréaliste particulièrement inspiré, écrivain protéiforme, amoureux écorché vif qui n'aura de cesse d'explorer le

qu'une tragédie pathétique. En effet, le jeune McCormick est issu d'une famille où la maladie mentale s'est taillé une solide place et il se verra lui-même glisser avec effroi dans le mal.

Toute innocence malgré sa formation scientifique, Katherine s'obstinera à espérer l'impossible pendant des décennies. Elle fera en sorte que son mari reçoive les meilleurs traitements de l'époque dans son manoir de Riven

langage poétique en accord avec l'amour et l'érotisme, Robert Desnos a tour à tour publié des poèmes, des romans, des reportages journalistiques, des critiques d'art, des critiques littéraires ou cinématographiques ; produit des scénarios, des chansons, des créations et des émissions radiophoniques ; rédigé un récit de voyage, des pages de journal... Une publication récente, qui réunit en un seul volume les œuvres complètes de Desnos, nous fait prendre plus proprement conscience de cette diversité d'écriture. L'édition d'*Œuvres* est établie et présentée par Marie-Claire Dumas, qui travaille sur Desnos depuis une vingtaine d'années. Les textes du poète sont présentés chronologiquement (jusqu'en 1945, date de la mort prématurée de l'écrivain) ; l'édition respecte ici la date de publication des ouvrages, à quoi s'ajoutent les publications posthumes, des textes publiés en revue depuis longtemps introuvables et certains inédits, tous intégrés suivant leur date de rédaction. Par ailleurs, Marie-Claire Dumas introduit brièvement, sans alourdir les textes auxquels elle laisse toute la place, chaque période de production au moyen d'indications factuelles qui contextualisent efficacement les textes. Une iconographie abondante aère l'ensemble.

Occasion idéale, donc, pour découvrir une figure majeure du surréalisme, à laquelle André Breton, Louis Aragon et Paul Éluard ont sans doute fait

un peu trop d'ombre, en bonne partie en raison des circonstances socio-historiques : tandis que Robert Desnos meurt en déportation en 1945, Aragon et Éluard publient une poésie de la résistance qui du jour au lendemain en fait les premiers poètes de la France... Reste à souhaiter une pareille publication qui réhabiliterait un autre surréaliste, Benjamin Péret, figure de premier plan trop négligée.

François Ouellet

**VERSICULETS ET
TEXTICULES
ÉPIGRAMMES,
MADRIGAUX...
CINQ SIÈCLES
DE POÉSIES FUGITIVES**
Claude Gagnière
Robert Laffont, Paris, 1999,
500 p. ; 36,95 \$

Il fut un temps, assez long, où le partage de textes à peine plus étendus qu'un quatrain constituait une activité sociale aussi répandue que le coup de téléphone ou le 5 à 7 d'aujourd'hui. Fouinant dans la poésie française de la Renaissance à aujourd'hui, Claude Gagnière exhume une série de traits témoignant d'une culture de la parole qui nous semble déjà bien loin.

La compilation recense trois types de pièces : d'abord les épigrammes cruelles, ensuite des madrigaux, plus tendres, et enfin des « fantaisies », vers ludiques accordés à des circonstances très diverses. Il ne s'agit cependant pas d'un dic-



tionnaire. L'auteur regroupe les morceaux selon une liste alphabétique de thèmes, entourant chacun d'une introduction et d'un commentaire à saveur historique, où la délectation esthétique et le plaisir de l'anecdote sont de mise. Le volume échappe ainsi à la futilité d'une simple anthologie, car en nous rendant sensibles au contexte d'émergence de ces petites attaques ou caresses il nous offre en partage une étonnante étude de mœurs.

Ainsi, à la rubrique « Foutre ! », Claude Gagnière prend d'abord soin de nous entretenir de l'utilisation des jurons dans la société d'autrefois, en ne manquant pas de citer quelques occurrences cocasses. Par ailleurs, la rubrique « Puce-lage » nous en apprend long sur l'appétit sexuel d'Henri IV qui, à peine quelques semaines après la mort de sa femme, déboursa cent mille écus et quelques territoires pour une jeune vierge.

Comme il fallait s'y attendre, ce « temps où l'on savait se venger d'un bon mot par un autre bon mot » est surtout représenté par les XVII^e et XVIII^e siècles. On traque toutefois des relents de la tradition jusqu'au siècle d'Apollinaire et de Mallarmé. Une « fantaisie » de ce dernier a d'ailleurs fait naître l'art postal : rédiger le nom et l'adresse de certains destinataires de ses lettres sous forme de quatrain !

À parcourir dans le désordre cet ouvrage, on en vient à se laisser prendre au plaisir des mots entretenu par Claude Gagnière, qui a réussi un bel équilibre entre la légèreté du sujet et la rigueur, l'intérêt des observations.

Thierry Bissonnette

CALENDRIER DU SUD
Frédéric Jacques Temple
Autres Temps, Marseille,
1998, non paginé

AUTRE SUD, n° 5
FRÉDÉRIC JACQUES TEMPLE
COLLECTIF
Marseille, juin 1999, 158 p.

Originaire comme Francis Ponge de Montpellier, Frédéric Jacques Temple est un écrivain ballotté entre le souffle sidéral des contrées magnétiques et la moiteur de sa lympe, la vigueur de son feu. Il a, assure Jean-Max Tixier dans la présentation du dossier que lui consacre la revue *Autre Sud*, la chair spacieuse et la plume ample : Frédéric Jacques Temple « est un tendre ». Je

Lire

*pour faire durer
l'instant*

L'instant même

NOUVELLES ROMANS ESSAIS

Roland BOURNEUF
Le traversier
Nouvelles, 141 pages ; 17,95 \$

Sylvie MASSICOTTE
Le cri des coquillages
Nouvelles, 123 pages ; 16,95 \$

Nouvelles françaises du XVII^e siècle
Anthologie rassemblée et présentée par
Frédéric Charbonneau et Réal Ouellet
POCHE, 300 pages ; 17,95 \$